

Bréal, un antinaturalisme d'inspiration humboldtienne

Babu, Jean-Philippe

Doctorant à l'École doctorale « Concepts et langage »

de l'université Paris IV Sorbonne

jphbabu@gmail.com

1 La thèse du primat de la fonction sur la forme linguistique

En France, la parution en 1868 de la traduction du pamphlet de Schleicher intitulé *La Théorie de Darwin et la science du langage* (1863) inspira certes des linguistes comme Hovelacque et Girard de Rialle, mais elle suscita aussi rapidement de vives réactions. Parmi ces réactions, il y eut celle de Michel Bréal, qui, tout en acceptant de signer l'avant-propos de la traduction de l'ouvrage, n'oublia cependant pas d'y exprimer « quelques réserves »¹, en renvoyant, pour le contenu de celles-ci, à la critique du naturalisme linguistique qu'il avait formulée, dès 1866, dans *De la forme et de la fonction des mots*. Or, dans cette leçon, prononcée, rappelons-le, pour la réouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France, Bréal ne se contentait pas d'émettre « quelques réserves ». En réalité, il y formulait, outre une critique générale du formalisme² de la philologie comparative depuis Bopp, une thèse radicalement opposée à l'orientation naturaliste de l'évolutionnisme linguistique de Schleicher³. Cette thèse, que nous prendrons le risque de définir comme *thèse du primat de la fonction sur la forme linguistique*, est au coeur de ce programme de linguistique générale⁴ pour lequel Bréal allait forger, quelques années plus tard, le mot de *sémantique*⁵. Avant d'examiner la teneur de la thèse que Bréal oppose à Schleicher, il nous faudra rappeler brièvement le sens des deux notions clés sur lesquelles celle-ci est fondée, à savoir les notions de forme et de fonction.

Malgré le caractère généralement flottant de la terminologie bréalienne⁶, il nous semble cependant pouvoir, à l'aide du schéma ci-dessous, rendre compte assez fidèlement de la signification que le linguiste français prête à ces deux notions,

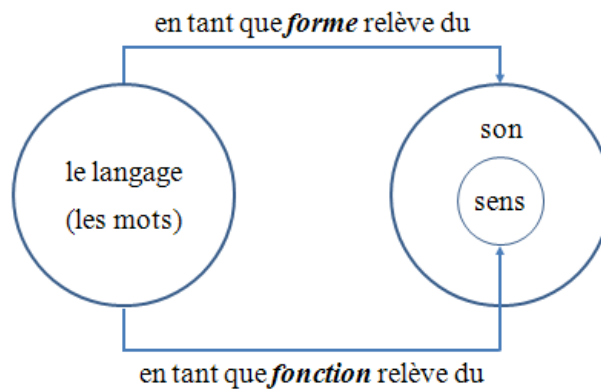


Schéma 1 : Le langage en tant que forme et fonction chez Bréal

Si dans *De la forme et de la fonction des mots* Bréal parle indifféremment des mots ou du langage, c'est que les mots et le langage sont envisagés dans un *même espace de généralité*, espace que nous avons choisi de représenter par un cercle. Dans cet espace de généralité, le linguiste français distingue deux modes d'existence simultanés du langage (ou des mots) : le mode de la forme, le mode de la fonction. Le mode de la forme est ce qui impose au langage une existence matérielle⁷. Dans le langage humain, ce mode d'existence matériel est le son. Le son constitue ce que Bréal appelle la « forme extérieure⁸ » des mots. Aussi l'avons-nous représenté comme un cercle enveloppant le sens. Le son peut être entendu comme *condition formelle* de l'échange linguistique. Le mode de la fonction est ce qui place le langage (ou les mots) sous la dépendance de l'esprit de l'homme, « qui est à la fois le principe et la fin, puisque tout dans le langage, procède de lui et s'adresse à lui⁹ ». Cette dépendance impose au langage et aux mots de *faire sens*, c'est-à-dire d'être intelligibles pour ceux qui en font usage. Aussi pouvons-nous dire qu'en tant que fonction, le langage (ou les mots) relève du sens, le sens étant alors entendu comme *condition fonctionnelle* de l'échange linguistique.

Ce que Bréal tente donc de démontrer dans sa leçon de 1866, c'est qu'ignorer l'un des deux modes, ce n'est pas seulement pécher par incomplétude, c'est entraîner la linguistique sur une fausse route. Si Bréal distingue forme et fonction, c'est qu'il tient à mettre en garde ses contemporains contre les conséquences fâcheuses de leur disjonction. Forme et fonction sont deux aspects absolument inséparables du langage, et comme tels se doivent d'être étudiés simultanément :

(...) il est aussi impossible au grammairien d'étudier la forme des mots en faisant entièrement abstraction de leur sens, qu'il serait impossible d'expliquer la signification des mots sans tenir aucun compte de leur forme. (...) Si l'on parcourt les principaux ouvrages de nos linguistes modernes, on ne saurait nier que ce qui a été nommé la morphologie des langues a évidemment pris le dessus sur l'examen de la signification. Je voudrais vous faire voir que non seulement l'observation extérieure des mots, poursuivie exclusivement, nous donnerait une idée inexacte de l'histoire du langage, mais qu'elle nous laisserait ignorer, dans la plupart des cas, la véritable cause de la transformation des idiomes¹⁰.

Bréal ne se contente pas de critiquer le formalisme de la philologie comparative de Bopp à Schleicher, il lui oppose une thèse sur « la véritable cause de la transformation » des langues, une thèse qui prend le contre-pied de la thèse schleichérienne. Selon lui, en effet, prétendre, comme Schleicher, que les langues sont « des organismes naturels qui, en dehors de la volonté humaine et suivant des lois déterminées, naissent, croissent, se développent, vieillissent et meurent », c'est tout simplement « oublier l'homme¹¹ », oublier qu'« à tout moment », *tout* dans le langage procède de l'homme et s'adresse à lui :

Ce n'est donc pas seulement à l'origine des races qu'il faut placer la création des idiomes ; *nous les créons à tout moment* [nous soulignons], car tous les changements qui les affectent sont notre oeuvre. De même qu'on doit chercher dans la structure de notre appareil vocal la raison première des altérations phoniques, de même tous les changements grammaticaux, si légers qu'ils soient, ont leur principe dans notre pensée. Il n'y a pas de langage en dehors de nous : même gravées sur la pierre ou sur l'airain¹², a dit Guillaume de Humboldt, les langues n'ont qu'une existence idéale. *Les mots n'existent qu'au moment où nous les pensons et les comprenons* [nous soulignons]¹³.

De Bopp à Schleicher, la philologie comparative avait de facto ignoré le rôle actif du sujet dans la transformation des langues. Chez Bopp, cette activité du sujet était reléguée à la période lointaine de la formation de l'organisme linguistique¹⁴. Chez Schleicher, l'esprit devait désormais se contenter d'« engendrer des sons » et d'*accompagner* leur développement naturel en un organisme linguistique achevé, comme un jardinier accompagne le développement d'une plante. Or, c'est sur Humboldt que Bréal dut s'appuyer pour restaurer le rôle actif du sujet, non seulement dans la création des langues mais aussi tout au long de leur histoire ; et ce qu'il alla chercher le linguiste allemand, c'est, en premier lieu, l'idée selon laquelle la langue est une *energeia*, c'est-à-dire « une activité en train de se faire », et plus précisément, « la répétition éternellement recommencée du travail qu'accomplit l'esprit afin de ployer le son articulé à

l'expression de la pensée¹⁵. » Cette idée humboldtienne d'une création permanente de la langue lui permettait de réfuter la répartition opérée par Bopp entre une période de formation organique, où l'esprit crée la langue, et une période où l'organisme linguistique décline selon des lois mécaniques. Elle lui permettait également d'opposer au naturalisme de Schleicher deux autres idées corrélatives chez Humboldt, à savoir, d'une part, cette idée que la langue n'appartient pas à un quatrième règne de la nature, mais que son unité « réside dans l'acte qui la profère et l'effectue » ; et d'autre part, que cette activité de l'esprit qu'elle constitue « a pour but la compréhension, ce qui signifie que nul ne peut parler à autrui autrement que ce dernier ne l'aurait fait dans les mêmes circonstances¹⁶ » ; deux idées que Bréal résuma en disant que « les mots n'existent qu'au moment où nous les pensons et les comprenons ».

Nul doute qu'en rédigeant ces lignes, qui nous semblent inspirées d'un passage bien précis d'un ouvrage posthume de Humboldt¹⁷, Bréal avait également présente à l'esprit sa notion d'*innere Sprachform*. Celle-ci, en effet, est vraisemblablement le point de départ programmatique de la recherche bréalienne sur le langage, dès la réouverture, en 1866, du cours de grammaire comparée au Collège de France. Cela expliquerait que Bréal puisse, plus de 20 ans plus tard, dans son compte-rendu de *La Vie des Mots* de Darmesteter, s'appuyer une nouvelle fois sur elle, pour opposer à ce qu'il juge être une « sorte de mise en scène¹⁸ » naturaliste du changement sémantique une conception faisant du sens un produit historique de l'intelligence. Dans le passage de Humboldt que nous venons d'évoquer et dont nous supposons que Bréal avait pu l'avoir lu, le linguiste français pouvait avoir trouvé de l'*innere Sprachform* une définition qui compte tenu de son importance se doit d'être rappelée. La voici, telle que nous l'avons découverte dans la traduction de Pierre Caussat en 1974 :

Ce travail de l'esprit, qui fait du son articulé le *médiateur de la pensée*, s'exerce selon une *fonction continue et uniforme* qui, assumée aussi complètement que possible et rendue de façon *systématique*, constitue la *forme de la langue* [nous soulignons]¹⁹.

Il est vrai, comme le remarque Kokochkina, que l'ouvrage de Humboldt ne propose pas « une définition unique [de la notion d'*innere Sprachform*], mais plusieurs²⁰ ». Toutefois, celle-ci mérite une attention toute particulière dans la mesure où l'on y rencontre, aux côtés de la notion d'*Innere Sprachform*, plusieurs autres notions corrélatives, qui peuvent avoir fortement inspiré Bréal. Parmi celles-ci, il y a, en premier lieu, la notion de *fonction*, mais l'on pourrait aussi y ajouter celle de *système*²¹, comme cette idée – dans laquelle Chomsky²² voyait un ancêtre de sa propre théorie générative – que l'esprit « fait du son articulé le *médiateur*

de la pensée ». Compte tenu de l'étroite solidarité liant ces notions les unes aux autres, nous contenterons de suivre dans la pensée bréalienne le devenir de la plus générale, à savoir, celle de *forme interne de la langue*, pour examiner ensuite ce que Bréal fit de la notion humboldtienne de fonction.

2 De l'innere Sprachform à la sémantique

Chez Humboldt, la *forme interne de la langue* ne peut être séparée du *sens interne*²³, qui est une sorte d'instinct grâce auquel l'homme reste en contact avec la langue, et qui agit « comme si l'ensemble sous-jacent du système lui était, au moment où il parle, instantanément présent²⁴. » C'est, semble-t-il, à cette notion de *sens interne* que Bréal s'attachera, plus qu'à celle de *forme interne*. Sans doute parce qu'elle constitue comme le versant *praxéologique* de cette dernière, mettant davantage l'accent sur l'étude de cette *activité incessante de création du sens*, qui est au cœur du programme de recherche que Bréal allait appeler la *sémantique*. Peut-être cette préférence explique-t-elle aussi en partie les réserves exprimées par Bréal relativement à l'expression elle-même d'*innere Sprachform* :

Guillaume de Humboldt (...) dit que nous portons dans notre esprit une sorte de grammaire qui, tôt ou tard, finit par marquer son empreinte sur le langage. C'est ce qu'il appelle *Die innere Sprachform* (la forme linguistique intérieure). Rien n'empêche d'accepter cette expression, mais à condition de la bien comprendre. Il est bien clair que la forme linguistique intérieure n'est *pas un don de la nature*, puisqu'elle varie d'un idiome à l'autre, et puisque pour un seul et même idiome elle se modifie dans le cours des âges. C'est une activité qui se fait avec la suite des temps, par le *travail en commun de tout un peuple*, qui se consolide par l'usage, et qui finit par si bien s'imprimer dans notre esprit qu'à l'*ordinaire nous n'en avons pas conscience*, et que nous éprouvons une certaine peine à en faire momentanément abstraction. Suivre pas à pas cette *acquisition intellectuelle*, autant que les monuments parvenus jusqu'à nous le permettent, et en nous aidant de l'observation des autres familles de langue, c'est là *une tâche qui appartient essentiellement à la sémantique*, et qui présente un intérêt d'un genre particulier, puisque le sens ici se subordonne et se soumet la matière du langage²⁵.

Il semble en réalité que, sans rejeter ni l'expression ni la notion, Bréal proposait alors une interprétation prudente de l'*innere Sprachform*, mettant surtout l'accent sur ses dimensions historique (« pas un don de la nature », « acquisition intellectuelle »), psychologique (« à l'ordinaire nous n'en avons pas conscience ») et sociale (travail en commun de tout un peuple), et veillant surtout à en gommer les couleurs les plus

romantiques. Comme le montre la suite du texte, ce qui intéresse Bréal dans la notion humboldtienne d'*innere Sprachform*, c'est que dans cette triple dimension historique, psychologique et sociale, elle permet de comprendre le *sens* du changement linguistique :

cette forme linguistique intérieure dont parle Humboldt (...) est, pour ainsi dire, présente à tout le développement du langage, habile à réparer les pertes, à sauver par d'utiles accroissements les désinences en péril, prête à profiter des accidents, prompte à étendre les acquisitions. C'est elle qui a donné à l'anglais son triple pronom, *his, her, its*, dont les langues romanes ne possèdent pas l'équivalent. C'est elle qui a enrichi la conjugaison française de temps que ne connaissait point le latin. Elle fait concourir à un seul et même but des phénomènes d'origine très différentes : quelle mosaïque que la déclinaison allemande, quand on en examine les éléments constitutifs ! Elle infuse une signification à des syllabes primitivement vides ou indifférentes. Nos mots en *être*, de nuance si prononcée, comme *marâtre, bellâtre*, doivent leur formation à une simple variante phonétique de la langue grecque²⁶.

Chez Bréal, comme chez Humboldt, « les faits du langage », pour n'être pas les produits d'une intention préméditée du sujet parlant, « n'en sont pas moins inspirés et conduits par une volonté intelligente²⁷ ». Dans son *Essai de sémantique*, Bréal précisera cette idée en disant que

Entre les actes d'une volonté consciente, réfléchie, et le pur phénomène instinctif, il y a une distance qui laisse la place à bien des états intermédiaires (...) *une volonté obscure, mais persévérante* préside aux changements du langage (...) cette volonté (...) il faut se la représenter sous la forme de milliers, de millions, de milliards d'essais entrepris en tâtonnants, le plus souvent malheureux, quelquefois suivis d'un quart de succès, et qui, ainsi guidés, ainsi corrigés, ainsi perfectionnés, vinrent à se préciser dans une certaine direction. *Le but en matière de langage, c'est d'être compris*²⁸.

Avec cette idée que l'activité langagière est régie par une « volonté obscure, mais persévérante », ayant pour « but (...) d'être compris²⁹ », Bréal, en définitive, tentait de réintroduire dans l'explication des faits de langage le mode de la *causalité finale*, abandonné depuis Bopp aux périodes reculées de l'origine des langues. Sans ressusciter le sujet pensant du logicisme classique, et sans non plus méconnaître les avancées de l'explication mécaniste, le linguiste français tentait d'ouvrir la voie à une linguistique, qui tout en tenant

compte de ses déterminations historiques, psychologiques et sociales, restituât à « l'intelligence humaine » sa *fonction* de « premier moteur des langues ».

3 Forme, fonction et analogie

Si Bréal ne retint pas l'expression humboldtienne de *forme interne de la langue* dans sa propre terminologie, est-ce chez le linguiste allemand qu'il alla puiser celle de *fonction* ? Accorda-t-il une attention particulière au fait, aujourd'hui oublié, que c'est à la notion de *fonction* que Humboldt choisit de recourir pour définir ce travail de médiation de la pensée qu'est la langue ? Nous ne saurions l'affirmer. Bréal peut aussi avoir rencontré cette notion dans les sciences de la vie, marquées par ce que Foucault appelle la « transformation Cuvier³⁰ ». Rappelons en effet que, selon le philosophe, la notion de fonction opère chez le naturaliste français une « rupture épistémologique majeure » avec le regard classique, en permettant à la biologie de « s'enfoncer dans l'obscurité de l'organisme, vers le peu visible, dans cette dimension qui échappe au perçu³¹ ». Le philosophe parlait alors d'« un passage à l'évidente invisibilité de la fonction³² ».

Cette piste archéologique est d'autant plus plausible que chez Humboldt, la notion de fonction³³ servant à qualifier la forme interne de la langue joue un rôle comparable : elle invite également à ne pas s'arrêter aux formes externes, mais, à sonder, plus en profondeur, le « foyer vivant³⁴ » de cette *energeia* qu'est la langue. En ce sens, la linguistique humboldtienne participe elle aussi de « ce décalage du mot, cette sorte de saut en arrière hors des fonctions représentatives³⁵ », dont parle Foucault, et qui lui semble caractéristique du passage à l'épistémè de l'âge moderne. Chez Humboldt, en effet, de même que chez Bopp, « le langage « s'enracine » non pas du côté des choses perçues, mais du côté du sujet en son activité³⁶ », découvrant par là même son historicité. Aussi peut-on parler avec le philosophe français d'un « même événement archéologique » : dans l'étude du langage, comme dans les sciences de la vie depuis Cuvier³⁷, « l'empiricité (...) est désormais traversée par l'histoire et dans toute l'épaisseur de son être³⁸. »

Toutefois, à l'intérieur de cette mutation épistémologique générale, il convient selon nous d'accorder une attention toute particulière au choix fait par Humboldt de définir l'*innere Sprachform* comme une « fonction continue et uniforme », autrement dit au choix qu'il fit de faire de la *forme* une *fonction*. Bien que peu remarqué, ce choix est selon nous d'une grande importance épistémologique : il constitue, en effet, la formulation théorique la plus aboutie de l'effort du linguiste allemand pour penser ce qui relève de l'unité dans le changement linguistique, et pour expliquer comment cette unité *se manifeste et fonctionne*.

Cette formulation, pour être comprise, doit être rapprochée du concept qui l'a en toute vraisemblance inspirée, à savoir le concept d'âme aristotélicien. Déjà, Josef Voss avait montré que « l'energeia humboldtienne est bien « fille » d'Aristote³⁹ », expliquant que

Pour Humboldt la forme du langage (innere Sprachform) est principe énergétique de structuration, d'organisation, au même titre que la forme aristotélicienne (eidos) est principe d'être (Wesensgrund), force intérieure agissant comme cause finale du devenir et du développement de toutes choses, principe qui fonde l'essence (ousia), la détermination particulière de tout être. La « Sprachform » en tant que forma formata est produit de l'energeia ; mais en tant que forma formans, elle est à son tour active, force agissante (Sprachkraft). « Sprachform » et « Sprachkraft » sont indissociables⁴⁰.

Ce que nous souhaiterions à notre tour mettre en relief, c'est l'ambivalence de l'*innere Sprachform elle-même*, à la fois forme et fonction, et ce, en poussant plus avant l'analogie avec l'*energeia* aristotélicienne amorcée par Josef Voss, c'est-à-dire en la rapprochant de l'âme telle qu'Aristote la définissait dans le traité *De l'âme*, à savoir, comme « forme [il dit aussi l'« entéléchie »] d'un corps naturel ayant la vie en puissance⁴¹ ». Pour cela, nous nous appuyerons sur un commentaire d'André Pichot expliquant justement que l'âme est chez le philosophe grec d'une double nature, à la fois forme et fonction :

L'âme est une forme, mais une forme active, énergétique. L'âme est la vie elle-même, ou plutôt le principe de vie, ce par quoi nous vivons. C'est le principe de mouvement qu'ont en eux les êtres vivants. Cette conception de l'âme est double : d'une part, l'âme est la forme, surtout celle que l'être vivant tend à réaliser ; d'autre part, l'âme est aussi « la fonction », et même la fonction effectivement exercée. Cette dualité se comprend en ce que la première conception (l'*âme-forme*) [nous soulignons] ne vaut finalement que pour la phase de développement de l'être (celui-ci tend alors effectivement à réaliser une certaine forme propre à son espèce). Une fois adulte, cette forme est atteinte et, pourtant, il ne s'ensuit pas que l'être vivant ait atteint le repos et qu'il cesse de vivre ; mais sa vie ne se comprend plus alors une transformation (le mouvement vers sa forme parfaite). Aristote doit alors expliquer cette « vie-fonctionnement » qui n'est pas la tendance à réaliser une forme ; et c'est pour cela qu'il fait de l'âme non seulement la forme à atteindre, mais aussi une sorte de « fonction » (ce qu'est la vue pour l'œil)⁴².

A l'appui de ce rapprochement de l'*innere Sprachform* avec concept d'âme aristotélicien, nous rappellerons cette idée de Humboldt selon laquelle la langue, en tant qu'« émanation immédiate d'un être organique »

traduit sa « double vocation sensible et spirituelle ». Il semble donc relativement clair que pour le linguiste allemand, la forme interne est *comme l'âme* de la langue, et sa forme externe – autrement dit le son –, *comme son corps*. Et nous pourrions alors renouveler à propos de Humboldt cette remarque que Derrida faisait au sujet de Husserl : « le corps du signe est animé par l'intention de signification comme un corps (*Körper*) se laisse habiter par le *Geist* et devient, de ce fait, un corps propre (*Leib*)⁴³. »

Toutefois, l'analogie n'est justement pour Humboldt qu'une analogie. Si la langue est bien l'« émanation immédiate d'un être organique », elle *n'est pas* un « être organique » *naturel*, aussi évolué soit cet être, mais un « travail de l'esprit » d'ordre *historique*. L'analogie avec le concept d'âme aristotélicien trouve ici sa limite. Pour mieux comprendre où se situe cette limite, il nous faut revenir à cette distinction que Humboldt faisait entre la forme interne de la langue et le *sens interne immanent à la langue*. Selon notre interprétation, ce sont, en effet, ces deux notions qui correspondent à ce que André Pichot identifie comme l'*âme-forme* et l'*âme-fonction*⁴⁴ chez Aristote. Voyons ce qui justifie ce rapprochement, et en quoi celui-ci peut nous éclairer sur la spécificité de la notion humboldtienne d'*energeia* comme *activité historique*.

Pour mieux comprendre le double aspect de l'âme dans la biologie aristotélicienne, il faut, nous dit André Pichot,

se reporter à une distinction qu'Aristote fait, dans sa *Métaphysique*, entre des actions relevant du mouvement et des actions relevant de l'acte. L'*action-mouvement* [nous soulignons] a une autre fin qu'elle-même, tandis que l'*action-acte* [nous soulignons] est à elle-même sa propre fin. Le mouvement (et les actions qui en relèvent) se caractérise par son incomplétude, son inachèvement : il n'est qu'un intermédiaire entre une forme initiale et une forme finale, et il cesse une fois cette forme finale atteinte. L'acte (et les actions qui en relèvent) vaut par lui-même, et non pour autre chose (un but à atteindre, une forme finale à réaliser). Par conséquent, *le développement de l'être vivant relève du mouvement* [nous soulignons], un mouvement qui est l'actualisation de la forme adulte contenue en puissance dans l'embryon (et qui cesse une fois cette forme adulte atteinte). En revanche, *la vie adulte relève, elle, de l'acte* [nous soulignons], qui est une action valant par elle-même et non par une forme finale à actualiser ; comme la vie vaut par elle-même et non comme actualisation d'une forme en puissance⁴⁵.

En résumé, chez Aristote, l'âme est, d'une part, en tant qu'*âme-forme*, cette *action-mouvement* conduisant le développement de l'être vivant jusqu'à sa forme *finale*, autrement dit, jusqu'à sa forme *adulte* ; et d'autre part, en tant qu'*âme-fonction*, cette *action-acte*, qui n'est pas tendance à réaliser une forme, mais, explique André Pichot, « une sorte de principe dynamique agissant non seulement dans l'être immature

(développement visant à réaliser la forme) mais aussi dans l'adulte ayant atteint cette forme (et continuant néanmoins à vivre⁴⁶). »

En comparaison, chez Humboldt, la forme interne de la langue, contrairement à l'âme-forme aristotélicienne, n'est pas une tendance conduisant les langues vers leur forme finale adulte. Chez le linguiste allemand, en effet, on ne trouvera nulle trace d'un schéma chronobiologique de développement des langues, comme chez Bopp ou Schleicher. Non pas que Humboldt se soit désintéressé de la question du *développement* des langues, mais celui-ci a d'emblée un caractère *humain* à la fois *spirituel* et *historique* :

la langue jaillit des couches profondes de l'humanité, ce qui nous interdit à jamais d'y voir un simple ouvrage et une création des peuples eux-mêmes. Elle possède une spontanéité qui s'impose à nous avec une évidence bien qu'on ne puisse en rendre raison. Il faut voir en elle, dans cette perspective, non un produit de l'action volontaire, mais une émanation involontaire de l'esprit, non un ouvrage que les nations ont façonné, mais un don gracieux que leur a octroyé leur destin le plus intime. Elles s'en servent sans savoir par quelles opérations elles l'ont constituée. Et cependant les langues n'ont pu se développer sans épouser l'aventure vécue par les groupes qui les parlent, sans dévider l'écheveau du génie propre de ces groupes qui leur a imposé plus d'une contrainte⁴⁷.

Il ressort de ce passage que la langue est *fonction* de l'activité du sujet parlant historique tout autant que l'activité parlante du sujet est *fonction* de la langue qui lui est échue historiquement. Si l'on pose que dans ce passage de Humboldt, la « langue » peut être identifiée à ce que le linguiste nomme ailleurs « la forme interne de la langue », cela veut dire que celle-ci ne peut agir seule sur le développement des langues, mais qu'elle se trouve dans cette action dans un rapport dialectique avec l'action du sujet parlant historique.

Or, il nous semble que chez Humboldt, la notion la plus à même d'éclairer cette activité du sujet parlant historique dans son rapport à la forme interne de la langue est celle de « sens interne immanent à la langue ». Rappelons, en effet, que pour le linguiste, « c'est lui qui contrôle la langue du dedans et qui, dans tous les cas, donne l'impulsion décisive⁴⁸ », et qu'il ne peut le faire que dans son rapport avec le phonétisme⁴⁹ et cette « insistante et invincible analogie » que celui-ci « fait régner dans l'enceinte de la langue⁵⁰ ». Aussi pouvait-il établir cette règle qu'« il est impossible à la forme interne de se développer en solitaire indépendamment des règles de la production phonétique, comme à l'élément phonétique de croître de façon exhubérante sans s'inquiéter des besoins de la pensée⁵¹. » C'est donc l'analogie qui constitue, au cœur de la linguistique humboldtienne, le point de rencontre de la forme et de la fonction, ce lieu où langue et parole se conjuguent

comme *acte de langage*, où le sens « s'enracine » dans l'activité du sujet parlant historique et devient par là même la manifestation de la « connivence originare » entre l'homme et le monde⁵².

Comme nous l'avons déjà remarqué, Bréal ne conservera pas l'expression de « forme interne de la langue » dans sa propre terminologie linguistique. Toutefois, il ne reniera pas la notion et l'interprétera comme un « travail en commun de tout un peuple », comme son « acquisition intellectuelle », mettant peut-être davantage l'accent que Humboldt lui-même sur son caractère historique. En revanche, les termes de *fonction* et de *forme* trouvèrent une place de choix dans le titre même de la leçon qu'il prononça pour la réouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France en 1866. Faut-il y voir une influence directe de la réflexion humboldtienne sur le langage ? Tout nous porte à le croire, car dans *De la forme et de la fonction des mots*, les termes de fonction et de forme semblent bien correspondre à ce que Humboldt considérait comme les deux principes constitutifs de la langue, à savoir, respectivement, le phonétisme et le sens interne immanent à la langue.

Par ailleurs, chez Bréal comme chez Humboldt, c'est bien l'analogie qui est au point de rencontre de la forme (le phonétisme) et de la fonction (le sens interne). Chez le linguiste français, comme chez le linguiste allemand, le pouvoir qu'a la forme de susciter l'analogie lui vient de l'intention de signifier :

à partir du moment où l'homme capte des éléments phonétiques signifiants, quels qu'ils soient, commence le travail par lequel il construit à partir d'eux sa langue, et aménage son propre idiome en fonction de l'analogie qu'ils impliquent⁵³. [nous soulignons]

Cette citation de Humboldt doit être rapprochée de ce passage de l'*Essai de sémantique* où Bréal, sans ignorer l'ambivalence de l'analogie – « source de clarté et de fécondité », mais aussi potentiellement « cause d'uniformité stérile » –, en fait un instrument essentiel dans l'apprentissage par l'enfant de sa langue maternelle, et, finalement, « la condition primordiale de tout langage » :

C'est grâce à l'analogie que l'enfant, sans apprendre l'un après l'autre tous les mots de la langue, sans être obligé de les essayer un à un, s'en rend maître dans un temps relativement court. C'est grâce à elle que nous sommes sûrs d'être entendus, d'être compris même s'il nous arrive de créer un mot nouveau. Il faut donc regarder l'analogie comme une condition primordiale de tout langage⁵⁴.

Dans le contexte d'une montée en puissance de l'explication mécaniste, ce qu'il importait à Bréal de montrer, c'est que l'analogie n'est ni « une grande éponge se promenant sur la grammaire », ni une « force aveugle », mais un procédé « au service de la raison, raison un peu courte, un peu dénuée de mémoire, mais qui n'en est pas moins le vrai et nécessaire moteur du langage⁵⁵ ». Il faudrait alors rapprocher son point de vue de celui de Saussure. En 1891, le point de vue théorique du linguiste genevois sur la question de l'analogie pouvait encore sembler très proche de celui de Bréal : dans sa deuxième conférence à l'université de Genève, le linguiste suisse classait en effet l'analogie parmi les « opérations intelligentes » et l'opposait aux « opérations purement mécaniques » du changement phonétique⁵⁶. Toutefois, cette apparence de proximité théorique est trompeuse. En réalité, Saussure, qui dès son retour à Genève, s'engage dans une réflexion intense et de très grande portée générale sur ce qu'il appelle « le phénomène du langage⁵⁷ », ne cessera de s'éloigner intellectuellement de celui qui, dix ans plus tôt, l'avait fait venir à Paris, pour lui confier, disait Louis Havet, « le soin de reconstruire la linguistique, avec carte blanche pour détruire d'abord⁵⁸ ». En 1894, à l'époque de ses *Notes pour un article sur Whitney*, le point de vue du linguiste suisse a considérablement évolué. La reine analogie, comme tous les procédés servant à l'expression de la pensée, est définitivement déchu de son pouvoir sur le devenir des langues. Le phonétisme la rend au hasard de l'histoire des langues : « Par sa genèse, un procédé provient de n'importe quel hasard (...) tout se passe hors de l'esprit, dans la sphère des mutations de sons, qui bientôt imposent un joug absolu à l'esprit, et le forcent d'entrer dans la voie spéciale qui lui est laissée par l'état matériel des signes⁵⁹ ». Bréal, au contraire, fortement marqué par la pensée linguistique humboltienne, n'abandonnera jamais le changement linguistique au hasard de l'histoire, mais voudra toujours voir « au-dessus du hasard apparent qui règne sur la destinée des mots et des formes du langage, (...) des lois correspondant chacune à un progrès de l'esprit⁶⁰. » En 1897, Bréal était conscient qu'en maintenant ce « finalisme » de la volonté humaine dans l'histoire des langues, il allait à contre-courant de la montée en puissance du positivisme de la linguistique de son époque, mais il ne lâcha jamais prise, nous invitait, au contraire, à repenser les notions d'intention et d'intelligence : « Pour n'être pas prémédités, les faits du langage n'en sont pas moins inspirés et conduits par une volonté intelligente⁶¹. » Ce ne fut pas là le chemin suivi par Saussure. En réalité, si en 1866, dans *De la forme et de la fonction des mots*, Bréal, s'insurgeant contre les outrances du naturalisme linguistique, rétablissait le pouvoir souverain de la fonction, en 1894, Saussure la faisait quant à lui, descendre une deuxième fois de son trône. Depuis, qu'est-elle devenue ?

BIBLIOGRAPHIE

- AARSLEFF, H. (1981). « Bréal, la sémantique et Saussure ». *Histoire Épistémologie Langage*. Tome 3, fascicule 2, De la grammaire à la linguistique, p. 115-133.
- ARISTOTE. (2003[1934]). *De l'âme*. Trad. et notes par J. Tricot. Paris : Vrin, « Bibliothèque des Textes Philosophiques – Poche ».
- LEFEBVRE, R. (2001). *De l'âme : III, 3, Aristote*. Paris : Ellipses Édition Marketing, coll. « Philo-textes ».
- BRÉAL, M. (1866). *De la forme et de la fonction des mots. Leçon faite pour la réouverture du cours de grammaire comparée*. Paris : Franck.
- BRÉAL, M. (1887). « L'histoire des mots ». *Revue des deux mondes*, 1^{er} juillet 1887, 82. 187-212.
- CHOMSKY N. (1969 [1966]). *La linguistique cartésienne : un chapitre de l'histoire de la pensée rationaliste suivi de La nature formelle du langage*. Traduit par Nelcya Delanoë et Dan Sperber. Paris : Éditions du Seuil.
- CHOMSKY N. (1971 [1965]). *Aspects de la théorie syntaxique*. Traduit par Jean-Claude Milner. Paris, Éditions du Seuil.
- CHOMSKY N. (2005 [2000]). *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit*. Trad. par R. Crevier, Paris : Stock.
- DERRIDA, J. (1972). « Le puits et la pyramide. Introduction à la sémiologie de Hegel ». *Marges de la philosophie*, Paris : Les Éditions de Minuit, p. 79-127.
- DESMET P. & SWIGGERS P. (1995). *De la grammaire comparée à la sémantique*. Textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898, Louvain/Paris : Peeters.
- FORMIGARI, L. (1988). « De l'idéalisme dans les théories du langage. Histoire d'une transition ». *Histoire Épistémologie Langage*. Tome 10, fascicule 1. *Stratégies théoriques*, p. 59-80.
- FOUCAULT, M. (1966). *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard, NRF.
- FOUCAULT, M. (1994 [1970-1975]) Dits et Écrits II. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines »
- FOUCAULT, M. (1994). « La situation de Cuvier dans l'histoire de la biologie » dans *Foucault, Michel. Dits et écrits II: 1970-1975*. Paris: Gallimard
- HAVET, L. (1916). « Nécrologie de Michel Bréal ». *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études*. Paris : Imprimerie nationale.
- HUMBOLDT, W. von (1974 [1836]). *Introduction à l'oeuvre sur le kavi et autres essais*. Traduction Pierre Caussat. Paris : Seuil.
- KOKOCHKINA, E. (2000). « De Humboldt à Potebnja : la notion de forme interne dans la linguistique russe ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 53, Genève: Droz, p. 101-122.
- NERLICH, B. (1986). *La pragmatique. Tradition ou révolution dans l'histoire de la linguistique française*. Frankfurt: Peter Lang.
- PICHOT, A. (1993). *Histoire de la notion de vie*. Paris : Gallimard, coll. « Tel ».
- SAUSSURE, F. de (2002) *Écrits de linguistique générale*. Simon Bouquet et Rudolf Engler (éditeurs). Avec la collaboration d'Antoinette Weil. Paris : Gallimard.
- VOSS, J. (1974). « Aristote et la théorie énergétique du langage de Wilhelm von Humboldt. ». *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, Tome 72, N°15, 1974. p. 482-508.
- WHITNEY, W. D. (1871). « Strictures on the Views of August Schleicher Respecting the Nature of Language and Kindred Subjects ». *Transactions of the American Philological Association*, p. 35-64.

¹ Whitney reprochera à Bréal, assez injustement selon nous, de ne pas voir montré aussi clairement et aussi fermement qu'il aurait dû ses désaccords avec Schleicher : « M. Bréal's preface is of but a page or two, and in it he indicates – though, in my opinion, in a manner much less distinct and decided than the case demanded – his at least partial non-acceptance of Schleicher's views. » (Whitney, « Strictures on the Views of August Schleicher Respecting the Nature of Language and Kindred Subjects », dans *Transactions of the American Philological Association*, 1871, p. 63)

² Le terme de « formalisme » n'était pas, à notre connaissance, encore employé avec ce sens par les linguistes de l'époque. Il nous semble cependant bien traduire la pensée de Bréal, qui reproche en effet à la philologie comparative de se limiter, depuis Bopp, à la *forme* du langage et d'en négliger le sens.

³ Pour Desmet et Swiggers, tous les éléments apportés par Bréal dans cette leçon « doivent en fait être lus comme autant de critiques de la pensée linguistique de Schleicher » (*De la grammaire comparée à la sémantique : textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898*, Paris ; Leuven : Peeters, 1995, p. 84.

⁴ Nous rejoignons sur ce point Aarsleff : « La sémantique de Bréal n'était pas, comme on l'a longtemps cru et comme on continue à le croire de manière erronée, une sémasiologie ajoutant un point nouveau à l'inventaire de l'étude linguistique. C'était le programme d'une « linguistique générale », et elle devait beaucoup à Hippolyte Taine. » (Aarsleff, 1981, p. 118)

⁵ Si l'on se fie à Aarsleff, « Le terme date au moins de 1879 : « Je prépare aussi un livre sur les lois intellectuelles du langage, auquel je travaille depuis des années : c'est ce qu'on peut appeler la sémantique. Vous en avez entendu un spécimen à mon Cours » (Ciureanu 1955, 460 ; lettre de Bréal à Angelo de Gubernatis, 14 avril 1879) » (cité dans Aarsleff, 1981, p. 128, note 8)

⁶ Desmet et Swiggers reprochent par exemple à Bréal de parler de « la fonction du langage » alors que l'intitulé de sa leçon de 1866 annonce « la fonction des mots » : « Ce glissement, qui chez Bréal semble se faire de façon inaperçue, se retrouve dans d'autres textes, et tout particulièrement dans l'*Essai de sémantique* » Desmet et Swiggers, 1995, 81). Ce reproche ne nous paraît pas complètement justifié : s'il y a bel et bien « glissement » de la fonction des mots à la fonction du langage, c'est que pour Bréal, il n'y a pas *deux fonctions distinctes* – une fonction des mots à côté d'une fonction du langage - mais *une seule et même fonction* pouvant être envisagée soit au niveau du mot, soit, à un degré de généralité plus élevé, au niveau du langage. Desmet et Swiggers reprochent également à Bréal de ne pas définir la notion de fonction et d'évoquer surtout l'opposition entre « forme » et « signification ». Selon ces deux auteurs, il y aurait là pour Bréal « un antagonisme méthodologique qui n'a pas de fondement de principe, mais qui a sa raison d'être dans l'histoire », avec, d'un côté, la tradition linguistique des Hindous, attachée à « la forme » (aux sons et aux formes) », et de l'autre, la tradition linguistique gréco-latine, qui, surtout intéressée par la correspondance du langage à la logique, se concentra essentiellement sur « la fonction » des mots. Il nous semble cependant que l'opposition entre « forme » et « signification » est, chez Bréal, bien davantage qu'un simple antagonisme méthodologique sans « fondement de principe », qu'elle est, au contraire, au cœur d'un programme de recherche annonçant l'*Essai de sémantique* (1897). Aarsleff, par exemple, relève que forme et fonction étaient « deux aspects inséparables que Bréal appelait indifféremment forme/fonction, forme/sens, signe/chose signifiée, corps/esprit, son/concept, extérieur/intérieur, physiologique/psychologique - toutes dénominations qui préfigurent l'opposition phonétique/sémantique. » (Aarsleff, 1981, p.120)

⁷ En ce sens, Bréal parle aussi de « la partie matérielle du langage », de « la matière du langage », du « corps des mots » (Bréal, 1866, p. 5-6), et, se référant à un terme établi, de « morphologie des langues » (p. 4).

⁸ *Ibid.*, p. 5.

⁹ *Ibid.*, p. 8.

¹⁰ *Ibid.*, p. 4.

¹¹ *Ibid.*, p. 21.

¹² Bréal pense probablement à la première phrase du chapitre 30 de l'*Introduction à l'œuvre sur le Kavi* : « Comme j'en ai déjà fait maintes fois la remarque, la langue a son lieu, tout idéal, dans la tête et dans le cœur de l'homme. Elle ne se réduit jamais à une existence purement matérielle, fût-elle gravée dans la pierre ou dans l'airain » (Humboldt, 1836 [1830-1835], traduit par Pierre Caussat, 1974, p. 312)

¹³ *Ibid.*, p. 21.

¹⁴ Bopp, en effet, recourt à un modèle naturaliste qui lui permet de diviser l'évolution des langues en une période préhistorique de croissance organique et une période historique de déclin mécanique.

¹⁵ Humboldt, 1836 [1830-135], traduit par Pierre Caussat, 1974, p. 184.

¹⁶ *Ibid.*, p. 184-185.

¹⁷ Passage que nous situons dans le chapitre 12 de l'ouvrage posthume de Humboldt, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* (1836), *De la Diversité de construction du langage humain et son influence sur le développement spirituel du genre humain*, traduit par Pierre Caussat, 1974, p. 183-189.

¹⁸ Bréal, « L'histoire des mots », *Revue des deux mondes*, 1er juillet 1887, 82., p. 188.

¹⁹ À noter, avec Kokochkina que « le terme même d'« Innere Sprachform » n'est utilisé que cinq fois dans l'œuvre de Humboldt. Deux autres termes peuvent être considérés comme des synonymes : « forme de la langue » [*Form der Sprache*] et « la forme » [*Form*] tout court. » (Kokochkina, 2000, p. 102)

²⁰ *Ibid.*

²¹ Condillac est souvent mentionné comme possible inspirateur de cette notion, même si Bréal ne pouvait en approuver le logicisme. Il nous semble que la notion et le terme apparaissent assez souvent chez Humboldt pour que l'on puisse considérer ce dernier comme un autre et plus plausible inspirateur.

²² Chomsky fit de nombreuses références à Humboldt dès 1964 dans *Current Issues in Linguistic Theory* ; en 1965, dans *Aspects of the Theory of Syntax* où il assimile explicitement ses notions de « structure profonde » et « structure de surface » aux notions humboldtiennes de « forme interne » et « forme externe » de la langue (1971 [1965], p. 32) ; ainsi qu'en 1966, dans *Cartesian Linguistics*, ouvrage dans lequel on peut lire qu'avec « la notion de "forme du langage" comme principe génératif, établi et invariable, qui fournit ses moyens à l'ensemble illimité des actes "créateurs" particuliers (constituant l'utilisation normale du langage) et en délimite le champ ; (...) Humboldt contribue de façon originale, importante, à la théorie linguistique – contribution qui est malheureusement demeurée méconnue et inexploitée jusqu'à une date récente. » (1969 [1966], p. 44) Plus récemment cependant, Chomsky estimait de façon moins positive que l'intuition humboldtienne « ne pouvait être développée que de façon limitée, car les idées sur lesquelles elle reposait demeuraient vagues et obscures. » ((2005) [2000], p. 44).

²³ Par « sens interne immanent à la langue », Humboldt entend « non une force particulière, mais l'ensemble des potentialités spirituelles ordonnées à l'instauration et à l'usage de la langue, c'est-à-dire une simple direction générale ». Le linguiste allemand y voit, au côté du phonétisme, l'un des deux principes constitutifs du langage (Humboldt, 1836 [1830-1835], traduit par Pierre Caussat, 1974, p. 404).

²⁴ *Ibid.*, p. 210.

²⁵ Bréal, « L'histoire des mots », *Revue des deux mondes*, 1er juillet 1887, 82, p. 207 ; nous soulignons.

²⁶ *Ibid.*, p. 209.

²⁷ *Ibid.*, p. 210.

²⁸ Bréal, *Essai de sémantique (Science des Significations)*, 1897, Paris, Hachette, p.7-8.

²⁹ Cette idée, Bréal a pu la trouver chez Humboldt. Chez le linguiste allemand, elle y était présentée comme un des trois facteurs contribuant à faire de l'activité de l'esprit qu'est le langage « une fonction continue et uniforme » : pour Humboldt, c'est en effet le besoin de se faire comprendre qui impose aux locuteurs d'utiliser une même langue. Cependant, Humboldt exprima aussi cette idée selon laquelle « nul ne donne au mot exactement la même valeur qu'autrui ; toute différence, si faible soit-elle, provoque comme les cercles que fait une pierre dans l'eau, des remous qui se répercutent à travers toute la surface de la langue. C'est pourquoi toute compréhension est en même temps non-compréhension, toute convergence entre les pensées et les sentiments en même temps une divergence » (Humboldt, 1836 [1830-1835], trad. par Caussat, 1974, p. 203). C'est cette dernière idée que semble approfondir ici Bréal, mettant ainsi l'accent sur ce que Brigitte Nerlich appelle « la relation pragmatique entre les signes et le sujet parlant ». Comme l'explique, en effet, la chercheuse française, pour Bréal, « il faut [...] un travail du locuteur pour dire avec ses outils très grossiers que sont les signes ce qu'il veut dire, et il faut un travail de l'auditeur pour comprendre ce que le locuteur a voulu lui dire ». Chez Bréal, poursuit Brigitte Nerlich, « La communication n'est pas descriptible comme un « encodage » unilatéral, suivi d'un « décodage » aussi unilatéral dans le circuit de la parole (...) Parler et comprendre supposent [...] un travail constant de construction et d'interprétation ». De ce point de vue, Bréal peut être, selon l'auteure, considéré comme

« précurseur de la pragmatique moderne » (Nerlich, *La pragmatique. Tradition ou révolution dans l'histoire de la linguistique française*. Frankfurt: Peter Lang, 1986, p. 34-37) C'est à notre avis rendre pleinement justice à la sémantique bréalienne. N'oublions pas, cependant, que Bopp et Humboldt, avant Bréal, s'étaient eux aussi engagés sur cette voie.

³⁰ Foucault, *Dits et Écrits II*, Paris, Gallimard, (1994) [1970-1975], p. 58.

³¹ Foucault, 1966, p. 280.

³² *Ibid.*, p. 277.

³³ Notons qu'en mathématiques, le terme de « fonction » et la notation $y = f(x)$ furent introduits en 1692 par Gottfried Wilhelm Leibniz, philosophe mathématicien qui, comme nous l'avons vu, a marqué la pensée de Humboldt ; quant à la notion de « fonction continue », elle fut formulée par Cauchy et apparaît dans son *Cours d'Analyse algébrique* paru en 1821. Il n'est pas impossible que Humboldt s'en soit souvenu lorsqu'il choisit de définir la forme interne de la langue comme « fonction continue et uniforme ».

³⁴ Humboldt, 1836 [1830-135], traduit par Pierre Caussat, 1974, p. 186.

³⁵ Foucault, 1966, p. 293.

³⁶ *Ibid.*, p. 302.

³⁷ Il faut ici rappeler que, pour Foucault, Cuvier, malgré son fixisme, a permis de « découvrir une historicité propre à la vie : celle de son maintien dans ses conditions d'existence » (Foucault, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, NRF, 1966, p. 288)

³⁸ *Ibid.*, p. 306.

³⁹ Voss, 1974, « Aristote et la théorie énergétique du langage de Wilhelm von Humboldt. » In: *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, Tome 72, N°15, 1974, p. 483.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 502.

⁴¹ Lefebvre, *De l'âme : III, 3, Aristote*, 2001, p. 17.

⁴² André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, Paris : Gallimard, coll. « Tel », 1993, pp. 77-78. À partir d'un exemple concret d'Aristote, le chercheur en épistémologie et histoire des sciences explique que « ce qui fait la main vivante est l'âme, en ce que cette âme est non seulement la forme mais aussi « la fonction » (laquelle est liée à la forme), ou plus exactement, la « fonction dans son exercice même » : la main n'est vivante qu'en tant qu'elle est capable d'accomplir sa fonction, et plus encore pendant qu'elle l'accomplit. » (*ibid.*, p. 77)

⁴³ Derrida, 1972, p. 93-94.

⁴⁴ Nous n'avons pas trouvé cette deuxième expression chez André Pichot, mais tout porte à penser qu'elle ne trahit pas sa pensée, puisque le chercheur parle bien de l'âme aristotélicienne comme « fonction » ou encore comme « vie-fonctionnement ».

⁴⁵ Pichot, 1993, p. 79.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 78.

⁴⁷ Humboldt, 1836 [1830-135], traduit par Pierre Caussat, 1974, p. 147. Dans un autre chapitre, Humboldt, venant de soutenir que les nations sont d'abord « accaparées par la langue elle-même plus que par la fin qu'elle poursuit », met en garde contre une interprétation « sans nuances » de cette thèse. Pour lui, il doit être bien clair – et ce point de vue le distingue définitivement de Bopp et de Schleicher – que « la structure [*Structur*] évidente de la langue, la construction proprement dite de ses formes, n'échappent pas un seul instant à la vigilance du travail de l'esprit » et qu'« on ne peut pas non plus assigner une période de l'espèce humaine ou d'un peuple qui serait exclusivement et délibérément vouée au développement de la langue » (*ibid.*, p. 319).

⁴⁸ *Ibid.*, p. 404.

⁴⁹ Selon Humboldt, le phonétisme est avec le sens interne l'un des « deux principes constitutifs » de la langue.

⁵⁰ Humboldt, 1836 [1830-135], traduit par Pierre Caussat, 1974, p. 198.

⁵¹ *Ibid.*, p. 241.

⁵² C'est une des expressions proposées par Lia Formigari pour traduire traduit la notion humboldtienne de *Übereinstimmung* (Formigari, « De l'idéalisme dans les théories du langage. Histoire d'une transition », dans *Histoire Épistémologie Langage*. Tome 10, fascicule 1. *Stratégies théoriques*, 1988, p. 69).

⁵³ Humboldt, 1836 [1830-135], traduit par Pierre Caussat, 1974, p. 87.

⁵⁴ Bréal, 1897, p. 86.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 84-85.

⁵⁶ Bouquet, Engler, ELG, 2002, p. 160.

⁵⁷ Bouquet, Engler, ELG, 2002, p. 145.

⁵⁸ Havet, 1916, p. 42.

⁵⁹ Bouquet, Engler, ELG, 2002, p. 215 ; nous soulignons.

⁶⁰ Bréal, 1897, p. 280.

⁶¹ Bréal, 1897, p. 337.